

menu à son camarade d'infortune ses tribulations passées et la vengeance qu'il avait exercée.

— Vois-tu, vieux frère, fit-il en terminant, le Gastambides est roubard : il a bien esquivé le coup des molettes ; mais il n'avait pas l'œil au bon endroit pour couper au poil à gratter.

Chante, ô déesse, la colère de Gastambides, fils et petit-fils des Gastambides de Nanterre. Gastambides y Gastambidès. Quant à moi, simple narrateur, je tenterais en vain d'en décrire l'éclat.

Pour être véridique, je me bornerai à relater ici qu'à la fin de sa confession, Flambard reçut soudain, en guise de pénitence, un magistral coup de botte qui l'étendit à plat en un coin du cachot où il demeura et s'endormit mâchonnant de sourdes imprécations.

Le lendemain, dès l'aurore, le maréchal des logis vint ouvrir les portes et donner la volée aux prisonniers. A la lumière, Flambard reconnut son impair et son ex-brigadier. Le gaillard avait du poil, il offrit une réparation par les armes qui fut acceptée sans cérémonie.

La permission demandée au colonel ayant été accordée, le prévôt Flernande organisa sur-le-champ la partie de fourchette. Dès que les adversaires, placés sabre en main en face l'un de l'autre, eurent reçu le signal, ils croisèrent le fer et le combat s'engagea.

Pour éviter un coup de banderole, Flambard ayant voulu bondir de côté glissa et vint tomber aux pieds de son adversaire ; celui-ci l'aida courtoisement à se relever.

A la seconde reprise, Flambard, toujours malchanceux, ne put éviter un coup de pointe qui lui fit à l'épaule une large estafilade qui mit fin au combat.

L'honneur étant satisfait, le blessé fit noblement des excuses à Gastambides qui lui-même reconnut ses torts. On se tendit la main avec cordialité.

Le colonel s'était beaucoup amusé du récit qu'on lui avait fait de cette partie liée entre ses dragons. Il fit rendre ses galons au brigadier sous condition de signer un traité de paix avec ses hommes ; c'était affaire faite déjà.

La réconciliation complète fut arrosée au "Buveur diligent" où Flambard et Bigareau firent galamment les choses. Si galamment même, que la salle de police faillit encore donner l'hospitalité de nuit aux trois dragons.

L'adjudant ferma les yeux pour une fois.

Aujourd'hui tout est pour le mieux dans le meilleur des régiments.

III

LE CHIEN DE L'ADJUDANT

On l'appelait Bastringue, le chien, pas l'adjudant qui était Lherude, notre vieille connaissance du 53^e dragons.

Lequel des deux méritait le mieux la qualification de "sale bête" qu'on leur décernait indifféremment à l'un et à l'autre ? Sur cette question, les avis étaient partagés et soutenus avec une égale vivacité.

Et cependant, il y avait un point sur lequel tout le monde était d'accord : il n'était prudent de se frotter ni à l'un ni à l'autre ; l'homme pinçait sans rire, l'animal mordait sans aboyer.

On disait de celui-ci et de celui-là : "Ce sont deux mauvais chiens." Bien plus, d'aucuns prétendaient découvrir entre eux une vague ressemblance : même regard insolent, hardi, même air rogue.

L'hommes ressemblait au chien autant qu'un homme peut ressembler à un chien ; tous deux très près du type connu de ces vieux porte-sardines grognons et rébarbatifs, qui ne se plaisent qu'à punir, et à qui le chef confie de préférence à l'escadron le commandement du peloton de chasse.

Malheur au dragon qui se trouvait sur le chemin de Lherude quand celui-ci faisait sa ronde dans le quartier.

Des bottes au képi, par devant, par derrière, le pauvre bougre subissait une inspection minutieuse. L'adjudant lui faisait écarter les jambes pour examiner en dedans et en dehors, tiraillait ses boutons afin de s'assurer de leur solidité, le tournaient, le retournaient sur toutes les coutures.

Le plus souvent, l'examen se terminait à la satisfaction du supérieur qui trouvait moyen de glisser dans le creux de la main de son subordonné une corvée, ou quelque consigne, pour la plus légère incorrection dans sa tenue. Il était rare qu'on y coupat.

Le sieur Bastringue, lui, "exerçait" chez ses congénères au régiment d'une façon non moins désagréable.

Il n'était braqué ni levrette du 53^e dragons qui, au moment de se livrer innocemment aux jeux de leur race et de leur âge, n'eût à l'improviste reçu quelque atteinte des crocs du terrible chien.

Le dragon, houssillé par le maître, s'en allait bougonnant et portant bas l'oreille ; l'animal mordu par le chien détalait hurlant et la queue dans les pattes.

Notez encore que cette canaille de Bastringue ne possédait aucun de ces talents, dits de société, qui honorent la profession de chien du troupe. Ce n'est pas à lui qui'il eût fallu demander de faire le mort ou le beau, d'attendre immobile sur ses membres inférieurs, — parlant par respect, — qu'on lui passât par les broches un brûle-gueule allumé, ou une gamelle pleine de soupe ; il eût dévoré son instructeur.

J'irai plus loin : il semblait avoir, comme son maître, voué une haine toute particulière aux cavaliers de l'escadron auquel il appartenait ; aux simples soldats, s'entend. Quant aux officiers, ils

n'avaient rien à redouter de lui, Bastringue respectait l'épaulette. Sur un signe de son patron, il eût été déposer ses respects à la porte du colonel ; mais il n'était gentil qu'avec ses supérieurs.

L'affaire prenait une autre tournure quand quelque lapin de guérite, maladroit ou mal intentionné, venait à lui poser sur la patte sa lourde botte d'ordonnance ; un coup de dent coupait court à cette plaisanterie d'un goût douteux.

Plus d'un soldat portait ses marques et se gardait de s'en plaindre. Lherude eût, sans rien écouter, donné raison à son chien et gratifié sa victime d'une bordée d'injures extraites du catéchisme poissard dont il eût pu réciter par cœur l'édition la plus complète.

Si nul n'osait à l'escadron déclarer ouvertement la guerre à Bastringue, il n'était personne qui ne s'ingéniait à lui jouer dans les petits coins les tours les plus pendables.

Il faut tout dire, à son entrée au corps, on s'était fait un cruel plaisir de lui froisser les côtes en fermant brusquement les portes au moment où il passait sans défiance. Se hasardait-il aux cuisines sans son maître, il était rare qu'un préposé au rata ne se trouvât pas à point nommé sur son chemin pour le coiffer d'un baquet d'eaux grasses, ou pour lui détacher adroitement un coup de balai en travers des reins.

Aux écuries, les lascars de garde, non contents de lui envoyer dans les pattes, quand ils le trouvaient seul, leurs outils professionnels, fourches et chambrières, avaient inventé un truc inédit, je pense, à l'effet de lui détériorer le physique, même en la présence de son protecteur.

Voici quelle était la combinaison : à l'heure où l'adjudant procédait à la visite réglementaire, un des hommes d'écurie se postait près d'une bête rétive ou chatouilleuse. S'il arrivait que M^e Bastringue vint flâner à portée du cheval, le dragon se hâtait de pincer soudainement la bête sous prétexte de l'étriller, de manière à lui faire détacher sans crier gare la plus furieuse ruade.

La conséquence de cette manœuvre se devine : le plus souvent un formidable coup de pied que le chien recevait pile ou face, en tête ou en queue.

Au prix de ses nombreuses mésaventures, Bastringue avait acquis la prudence du serpent, à telle dose qu'il devenait tout à fait impossible de le prendre sans vert. Mais son caractère de chien, aigri par les mauvais procédés, se développait de jour en jour d'une façon plus insupportable.

Bigareau qui, l'on s'en souvient, jouissait d'une nature rancunière, prit, à la suite d'un démêlé personnel avec Bastringue, en mains la cause de l'escadron, et la résolution de tirer une vengeance exemplaire de l'ennemi commun.

Flambard et Gastambides, appelés en consultation, se prononcèrent pour la far-